

3 QUESTIONS À BERNARD CHARLOT

Bernard Charlot est professeur émérite à Paris 8 et chercheur associé au CNPq (appellation du CNRS brésilien) où il est consultant d'une équipe de recherche sur le rapport au savoir dans les industries du bois en Amazonie... quand il n'y a plus de bois, programme de recherche dont le titre lui-même en dit long sur les problématiques d'aujourd'hui. Il vit depuis six ans au Brésil, avec son épouse brésilienne.

Biennale nouvelles : Cette présentation vous paraît-elle juste ?

Bernard Charlot : Il faudrait ajouter que je suis membre du comité international du Forum social de l'éducation, branche à la fois indépendante et issue du Forum social mondial. J'arrive d'ailleurs de São Paulo.

La question des incidences de la globalisation sur l'éducation a évidemment toute sa place dans une biennale qui a une ampleur internationale et entend donner une large place au débat. Mais je n'ai pas choisi moi-même ce thème qui m'a été proposé.

B. N. : En quoi, justement, l'école est-elle réellement concernée par la globalisation ?

B. C. : Le débat pour ou contre la mondialisation est dépassé. Elle existe, sous sa forme économique néo-libérale, et elle avance, à pas feutrés, dans le domaine des commerces et des services, qui comprend vraisemblablement celui de l'éducation, même si les textes sont assez obscurs sur ce sujet et que l'Organisation mondiale du commerce s'en défend. Un certain nombre d'accords dans l'union européenne, la signature en 2005 de l'AGCS et d'autres indices encore doivent nous alerter. Le simple fait que l'éducation représente un marché énorme (plus de deux milliards de dollars de dépenses au niveau mondial), plus de deux fois supérieur à celui de l'automobile, montre bien l'importance de l'enjeu.

B. N. : Comment avez-vous conçu cette matinée autour de ce thème ?

B. C. : Sur un sujet aussi politi-



Bernard Charlot

quement sensible, il importe d'abord de savoir de quoi on parle et d'avoir une vision la plus objective possible des tenants et des aboutissants. On a l'impression de connaître, parce que le débat est venu sur la place publique, mais même le terme « globalisation » reste mystérieux.

À l'issue des deux conférences parallèles qui tenteront de dresser un état des lieux des pays du nord et des pays du sud, la table ronde sera d'abord consacrée à des informations qui seront données de façon équilibrée par des représentants des organisations internationales type Banque mondiale et par des altermondialistes. C'est ainsi que l'on pourra entendre des points de vue très différents et que pourra s'enclencher un débat véritablement contradictoire. ■

Biennale nouvelles

Directeurs de la publication : Emmanuel Fraisse et Jacky Beillerot
Rédactrice en chef : Annette Bon
Rédactrice : Catherine Mounier
Secrétariat de rédaction : Serge Pinche
Photographie : Sam Berdita

VILLE DE LYON Vers de futures collaborations ?

Yves Fournel, l'adjoint au maire de la ville de Lyon chargé du secteur éducation et petite enfance, est revenu tout exprès de quelques jours de vacances pour assister à la journée de clôture de la biennale. Ancien enseignant lui-même, il est passionné des questions d'éducation et se préoccupe de tout ce qui tourne autour du temps de l'enfant.

« L'installation de l'INRP à Lyon renforce le pôle permanent "éducation" déjà formé par la présence des deux Écoles normales supérieures, de l'IUFM, de l'université Lyon 2. Cet ensemble cohérent va faire de Lyon la deuxième référence dans ce domaine après Paris.

Nous sommes heureux et fiers d'accueillir cette biennale qui rencontre un vif succès si l'on en juge par le public, notamment international, qu'elle déplace. Sa tenue ici va complètement dans le sens de la réflexion que mène Lyon autour du projet éducatif local et du travail qu'elle mène avec le réseau des villes éducatrices qui comprend une soixantaine de communes en France, comme Paris, Nantes, Strasbourg, etc., mais aussi Barcelone, Turin, Lisbonne, Porto-Allegre, Rosario ou Québec.

Nous souhaitons clairement que l'expérience se renouvelle et que cette première biennale de l'éducation à Lyon soit le signe précurseur de nouvelles collaborations. ■

Biennale

le journal de la 7^e biennale de l'éducation et de la formation



samedi 17 avril

ANNETTE BON

Femme de biennale



Annette BON, directrice adjointe de l'INRP.

Terminer sa carrière professionnelle en organisant la 7^e biennale internationale de l'éducation et de la formation est un formidable cadeau qui m'a été fait.

Qu'est-ce qu'un commissaire général ? Ni un militaire, ni un policier, mais, comme nous le rappelle le dictionnaire (et pour l'historienne que je suis, quelle émotion), un commissaire est, depuis l'époque médiévale, une « personne chargée d'administrer quelque chose pour une durée limitée ». Quatre jours à préparer et qui reviennent tous les deux ans dès que le printemps s'annonce, on ne peut rêver plus limité.

sont là pour indiquer les contraintes et permettre tous les possibles.

Dans l'idéal, un commissaire de la biennale doit être un facilitateur, un passeur, et ici singulièrement entre les chercheurs, les innovateurs, les militants, les praticiens, les décideurs. A l'heure où le risque de « marchandisation de l'éducation » n'est plus tout à fait un phantasme, je suis finalement assez comblée d'avoir pu consacrer une grande partie des derniers mois de ma vie professionnelle à la biennale : elle est un des rares lieux où l'institution et le militantisme parviennent à produire ensemble les indispensables contributions à des débats que je trouve légitimes.

Mais pendant ces quatre jours, j'ai été privée des contenus qui ont été préparés. On dira que c'est le sort de tous ceux à qui cette fonction d'organisation incombe. Je ne peux imaginer ce qui s'est produit que par les échos qui m'en sont revenus chaque jour. J'ai donc vécu deux fois de manière virtuelle cette biennale, dans sa phase de construction et dans la réalité de son déroulement. Je ne suis pas dupe, pas plus sans doute que la plupart d'entre vous, de la fragilité intellectuelle, voire éthique, du propos qui tente de se construire dans le champ difficile de l'éducation et de la formation.

Je suis parfois inquiète de voir les silhouettes des grands commis de l'État que j'ai eu la chance de rencontrer s'estomper au fil des années, et tout autant les grandes figures des mouvements et des idées s'effacer, un peu trop parfois, derrière des talents médiatiques.

Mon bonheur est de continuer à voir se développer de vraies générosités, intellectuelles, morales, citoyennes, et ma fierté d'avoir pu travailler à essayer, avec beaucoup d'autres sans qui cela n'eût point été possible, de toujours les favoriser. ■

► QUATRE POINTS DE VUE SINGULIERS



❶ Alain Kerlan

Alain Kerlan est maître de conférences (Ispéf, université Lumière Lyon 2, UMR « Éducation et Politiques » Lyon 2-INRP).

« Les pédagogues, les éducateurs, les formateurs sont ainsi faits : il faut bien, même lorsque le temps est gris et que l'horizon se brouille, qu'une espérance les porte. C'est l'une des interrogations que j'avais en tête en arrivant à la biennale : Quelle force nous conduit là, en grand nombre ? Quel discours, quelle parole nous rassemblent ? Pour qui grappille comme je le fais dans la moisson des contributions de l'an 04, d'ateliers en ateliers, de rencontres en rencontres, écoutant dans leur diversité les paroles qui circulent et les mots qui marquent notre territoire et nos interrogations, voilà sans doute le premier constat : l'impossibilité que tout cela cristallise en une vision organique, l'impossibilité qu'existe un cadre théorique propre à le faire tenir ensemble et orienter l'action. Pas seulement de l'éclectisme, inévitable : mais une réalité éducative éclatée, du social diffracté. Même la sociologie, qui a été l'une des dernières pourvoyeuses du grand récit de l'éducation, parle à présent le langage de la "régulation" et de la "gouvernance". Fin des "grands récits", alors ? Ne concluons pas trop vite. Regardons plutôt ce qui en demeure. Dans la teneur des deux conférences de la séance inaugurale, assuré-

ment. Autour de la "résilience" et de "l'auto-efficacité", n'est-ce pas la quête de quelque grand concept englobant qui se poursuit ? Je suis frappé que le grand récit de l'éducation soit alors dévolu à la psychologie, et à cette psychologie là, qui met au centre la dynamique de l'individu. Mais en témoigne autrement et tout autant la volonté affichée dans de nombreuses communications de ressaisir l'éducation et la formation, je dirais même la responsabilité d'éduquer et de former, à l'échelle des sujets et des acteurs. Par les acteurs et pour les acteurs, avec les acteurs. Là est peut-être notre nouvelle sagesse : ne pas s'en remettre à une espérance "par le haut", mais compter aussi avec une espérance "par le bas". » ■



❷ Marta Souto

Marta Souto est professeur titulaire à la faculté de philosophie et de lettres de l'université de Buenos-Aires, chercheur en sciences de l'éducation.

« Je ferai deux remarques, l'une sur la forme, l'autre plus sur les idées. Ce qui est très singulier à cette biennale, c'est l'esprit de débat qui l'anime. Ici, on échange certes des idées, mais aussi des projets et des innovations. Le dispositif lui-même est conçu de telle sorte que l'apport ne soit jamais linéaire, mais que la communication circule « en volume ». Les théories présentées au grand public lors des conférences sont

mises en perspective par les biais des tables rondes, et confrontées à des questions concrètes. Quant à la formule qui a présidé à la construction des ateliers, elle a permis l'ouverture d'espaces nouveaux de discussion. Un dernier point sur l'exposé d'Albert Bandura. La théorie socio-cognitive qu'il présente est très américaine, elle fonctionne comme un monde clos auquel il est difficile de poser des questions. Mais même cet exposé aura, à sa manière, marqué la biennale. » ■



❸ Ivana Padova

Ivana Padova travaille à l'université de Venise, dans le département de philosophie et de théorie des sciences. Elle s'intéresse à l'épistémologie de l'éducation, aux politiques sociales d'éducation et à la formation des adultes.

« Nous sommes en train de donner des significations au double titre donné à cette biennale. On travaille depuis longtemps sur le sujet ou sur la connaissance du monde, mais toujours selon des systèmes subjectivistes ou fonctionnalistes, jamais sur les liens entre les deux. Je voudrais attirer l'attention sur quelques points qui, à mon avis, circulent dans la biennale. Les systèmes institutionnels centraux sont en crise parce qu'ils méconnaissent les ressources humaines, ils ne reconnaissent que les fonctions. La société, dans son ensemble fuit vers les contextes locaux qui, eux,

reconnaissent la personne. Cependant le repli sur les contextes locaux plus humains doit être dépassé à cause des nouvelles technologies qui donnent d'emblée accès à l'ensemble du monde, et aussi à cause des problèmes d'emploi. Si seuls les contextes locaux peuvent aider dans la recherche d'emploi, ils sont inopérants pour créer de nouvelles formes de travail. ■



❹ Anne-Lise Hostmark-Tarrou

Anne-Lise Hostmark-Tarrou dirige un centre de recherches sur « Éducation et travail » au Centre d'études supérieures d'Akershus.

« Mes activités m'appellent souvent à l'étranger. Venant du nord qui est un peu isolé et parlant français, je suis très curieuse de ce qui se passe dans le monde francophone. Cette grande foire qui mêle innovateurs, chercheurs et praticiens est un bon moyen de connaître les courants actuels du monde éducatif. Je suis favorable à cette formule qui fonctionne sur le décloisonnement. Je pense qu'il devrait exister dans l'intervalle des mini-biennales sur des sujets plus pointus, qui se tiendraient en divers lieux d'Europe, à l'instar de celle que j'ai organisée il y a trois ans en Norvège. Cela nous donnerait le temps de travailler avec des publics plus restreints et le contexte des pays d'accueil pourrait colorer les débats, ouvrir des perspectives. » ■



Stanislav Stech

► Regards d'un Pragoïse sur la biennale

Stanislav Stech est professeur en sciences de l'éducation (en pédagogie, dit-on dans son pays) à l'université Charles-de-Prague, l'une des plus anciennes d'Europe, puisqu'elle date de 1348 ! Directeur du département de psychologie de l'éducation qui compte pas moins d'une vingtaine de chercheurs dont la moitié de francophones, membre du comité de soutien des biennales depuis la première, collaborateur régulier de Bernard Charlot et du laboratoire Escol, il connaît bien... La biennale, la France et les chercheurs français !

L'homme, de plus, ne manque pas d'humour !

« Cette année me semble un bon cru. On retrouve à Lyon cet aspect « foire », avec tout ce qui se déroule en même temps, cette effervescence de rencontres, ce qui nous fait venir.

Je vous livrerai deux points de vue, un peu décentrés, sur la biennale 2004.

D'abord sur les ateliers et les profonds changements introduits par internet. On mésestime trop souvent le pouvoir des instruments. Or, ils sont loin d'être anodins. Lors des premières biennales, les ateliers se déroulaient selon une forme classique de confrontation frontale devant un public « naïf » à surprendre. Quand nous avons eu la possibilité (et l'obligation) de

mettre nos propositions en ligne et d'échanger par avance, que de plus on nous a annoncé la contrainte (pas plus de cinq minutes de présentation par contribution), on s'est dit : « A quoi bon y aller ? ». En réalité, on s'aperçoit qu'on est débarrassé de l'exotisme, du pittoresque. On a eu le temps d'en parler, de décrire en long, en large et en travers. Du coup, on peut se centrer sur les questions épistémologiques. Le travail y gagne en qualité et en transversalité.

Mon deuxième point de vue est un clin d'œil à mes amis français qui ont une approche très particulière, très « française » des problèmes : chez vous, le souci du détail sociologique est omniprésent : pas question, comme chez nous qui privilégions l'universel, de parler d'élève au sens large. En France, c'est un garçon ou une fille, de ZEP ou non, de telle ou telle classe sociale, etc. Autre particularité : vos élèves sont très tôt imprégnés d'une culture politique au sens large, ils ont le souci de trouver une place dans la cité, réfléchissent aux données structurales de la société.

Chez nous, ils ont des problèmes avec les adultes et se posent des questions de mœurs... Troisième exemple de ce dépaysement qui guette l'étranger qui arrive en France : chez tout Français, il y a un théoricien qui sommeille. Pas question, comme avec les anglo-saxons, d'être seulement empirique. Chez ces derniers, même les chercheurs sont pragmatiques, alors que le praticien français s'adonne à la théorie, parfois un peu vite ! » ■

Gros plan sur

la logistique de la biennale

Responsable des services intérieurs de l'INRP, Jean-Claude Vergas est chargé de la logistique de cette biennale. La sagesse populaire dit, « quand l'intendance va, tout va ». Si vous avez pu vous concentrer sur des idées nouvelles, rencontrer des chercheurs de l'autre bout du monde et trouver un endroit

pour discuter avec eux, trouver facilement votre atelier ou le café pédagogique, envoyer un fax ou un courriel, c'est beaucoup grâce à cet homme infatigable. Car décidément non, « l'intendance (ne) suivra » pas, toute seule !

« Une biennale, c'est douze mois de préparation. Les premiers courriers pour les réservations de salles ont été envoyés il y a un an. La biennale attire en effet un public important, à qui elle offre un choix simultané de possibilités, et je m'entoure d'une équipe d'une quarantaine de personnes pour la logistique. Nous avons donc sur quatre jours la disponibilité à l'ENS sciences d'un amphi de 550 personnes et 6 salles de 30 à 100 personnes, à l'ENS lettres et sciences humaines d'un amphi de 187 places, d'un théâtre de 127 places, et de toutes les salles de formation non occupées par des examens, par exemple. Il faut, bien sûr, des espaces de rencontre et de travail, mais aussi des vestiaires, des lieux pour entreposer le matériel, une salle de secrétariat, une salle de rédaction, des lieux de convivialité, des panneaux d'affichage, etc.

Certaines rencontres, comme celle de vendredi 16, ont éclaté en quatre tables rondes...

La tenue de la biennale sur deux sites, parfois trois avec la bibliothèque de l'INRP, nous a contraint à doubler, parfois tripler les équipes d'accueil, présentes de 8 h 30 à 18 h 30. L'équipe de nettoyage et sécurité, quant à elle, commence à 6 heures le matin et termine à 22 heures le soir.

Nous avons eu à gérer aussi les transports, l'hébergement, la restauration (plus de 1 000 repas sans compter les apéritifs, cocktails, cafés pédagogiques, petit déjeuner des intervenants étrangers, etc.), les valisettes d'accueil qu'il a fallu remplir de documents, etc. Nous nous sommes aussi assuré le concours d'un spécialiste du tourisme qui a proposé, par exemple, à monsieur Albert Bandura, une visite guidée de la ville de Lyon ! Pour terminer, je voudrais dire un mot de notre équipe de six techniciens qui accomplissent un travail remarquable d'informatique, de sonorisation, de vidéo, passent leurs journées à effectuer des réglages, transporter et adapter le matériel, le redistribuer ici ou là, etc. Grâce à eux, on capte toutes les images qui seront bientôt retransmises sur Internet, on a pu proposer des traductions immédiates des conférences en langue étrangère, le tout en s'appuyant sur de la haute technologie comme le Wi-Fi... ».



Jean-Claude Vergas